

## AVANT-PROPOS

*Éliane Vergnolle*

L'origine de ce colloque remonte à plus de vingt-cinq ans, lorsque je travaillais sur Saint-Vorles de Châtillon-sur-Seine pour le *Congrès archéologique de France* qui s'est tenu en Côte d'Or en 1988<sup>1</sup>. Dans le même temps, Jacques Henriet amorçait sur Saint-Philibert de Tournus une recherche qui devait aboutir à la publication, en 1990 et 1992, de deux gros articles dans le *Bulletin monumental*<sup>2</sup>. De concert et dans le sillage de J. Puig i Cadafalch, l'inventeur du « premier art roman », nous entreprîmes de revisiter les églises du XI<sup>e</sup> siècle en Italie septentrionale et dans l'arc alpin. Cette enquête fut grandement facilitée par Anna Segagni Malacart, qui nous ouvrit généreusement la bibliothèque de l'université de Pavie et nous guida de ses conseils éclairés. Les amicales discussions que nous eûmes ensemble eurent une conséquence inattendue : il nous apparut bientôt que notre ambition – reprendre la question des origines du « premier art roman » – dépassait les capacités de chercheurs individuels, sauf à retomber dans le piège du travail de seconde main qui a entaché les conclusions de Puig i Cadafalch. C'est donc dans le cadre plus limité d'études monographiques que nous décidâmes d'approfondir le sujet. Je me contentai de soulever quelques problèmes d'ordre général à propos de Saint-Vorles ; Jacques Henriet posa, en revanche, à propos de l'avant-nef de Saint-Philibert de Tournus, les bases d'une révision fondamentale des thèses de Puig i Cadafalch qui, en dépit de quelques réserves de détail, étaient alors unanimement acceptées en France.

Mon arrivée à l'université de Besançon en 1988 fut une heureuse opportunité. En effet, les recherches que Jacques Henriet et moi-même avions engagées en Bourgogne nous avaient conduits à prêter un grand intérêt aux

1. Vergnolle 1986.

2. Henriet 1990 ; Henriet 1992 ; Henriet 2008.

églises du Jura, dont nous pressentions toute l'importance pour l'histoire du « premier art roman ». Nous reprîmes l'enquête engagée quelques années plus tôt mais, cette fois-ci, dans un cadre régional historiquement bien déterminé : celui du comté de Bourgogne créé au début du XI<sup>e</sup> siècle et, de manière plus large, dans celui du royaume de Bourgogne, disparu en 1032. Le caractère transfrontalier de cette aire géopolitique et culturelle engageait une démarche comparatiste. Loin de constituer une frontière entre le royaume capétien et l'Empire, comme ce sera le cas à partir de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, la vallée de la Saône fut au tournant de l'an mil le cœur d'une activité constructive intense et homogène ; on ne saurait, par ailleurs, dissocier l'étude des églises du Jura français de celles de la Suisse occidentale ou, pour reprendre la terminologie du XI<sup>e</sup> siècle, de la Bourgogne cisjurane et de la Bourgogne transjurane. D'importantes parentés architecturales amènent aussi à regarder vers le Val d'Aoste et la Savoie, qui relevaient du royaume de Bourgogne, mais aussi en direction du versant sud des Alpes – Piémont et Lombardie –, berceau historique du « premier art roman ». Toute étude sur le sujet conduit donc à dépasser le cloisonnement imposé au cours des siècles par les frontières modernes, pour revenir à la situation du début du XI<sup>e</sup> siècle et appréhender le phénomène artistique dans sa dimension européenne.

Puig i Cadafalch l'avait bien compris, qui avait défini le « premier art roman » comme une « école » internationale. Cependant, le temps des classifications typologiques est révolu. Il convient désormais de substituer à une approche théorique globalisante une observation de la réalité qui redonne toute sa valeur au particulier et privilégie l'individu sur le groupe. Nous avons donc entrepris de réunir une documentation détaillée sur des églises qui, à l'exception notable de Romainmôtier<sup>3</sup>, ne disposaient pas de monographie récente. L'ouvrage de l'abbé Lacroix sur les églises du Jura nous fut particulièrement précieux – et j'en profite pour évoquer ici le souvenir d'un savant dont la modestie n'avait d'égale que la compétence<sup>4</sup>. Investigations dans les archives, étude des restaurations, analyse méthodique de tous les aspects de l'architecture : peu à peu, le paysage artistique se redessina dans notre esprit, sans que nous sachions encore quelle forme prendrait la mise en œuvre de toutes ces données. La demande qui me fut faite par le Centre jurassien du Patrimoine de publier une plaquette sur les églises romanes du Jura fut l'occasion de faire, en dépit du caractère partiel du corpus et des restrictions inhérentes à un texte de vulgarisation, un premier bilan – aujourd'hui dépassé sur de nombreux points<sup>5</sup>.

En effet, un nouvel élan fut donné à la recherche sur l'architecture du XI<sup>e</sup> siècle dans le Jura grâce à la mise en place, en 2006, d'un programme de formation à l'archéologie du bâti, dans le cadre d'une convention pluri-annuelle entre l'université de Besançon, le Service régional de l'Archéologie de Franche-Comté et le Centre d'études médiévales d'Auxerre. Le but était de dépasser les limites d'une étude architecturale classique pour aborder celle des maçonneries et des structures – après tout, le « premier art roman » n'avait-il pas été, à l'origine, défini par rapport à des procédés constructifs ? Ce changement de focale devait permettre à la fois de préciser la marche des chantiers – et donc la chronologie relative interne des édifices – et de

3. Sennhauser 1970

4. Lacroix 1981

5. Vergnolle 1998

connaître de manière plus intime les techniques de mise en œuvre : maçonneries, échafaudages, couverture, etc. Au-delà, ces observations matérielles devaient fournir des critères de datation d'autant plus précieux que les églises concernées sont dépourvues des éléments de modénature et de sculpture qui fournissent ordinairement des repères chronologiques et qu'aucune d'entre elles n'est documentée par des textes.

Le premier monument qui bénéficia du programme d'archéologie du bâti, piloté par Sébastien Bully, fut l'église de Saint-Lupicin, dans le cadre d'un projet de restauration visant à restituer les dispositions primitives des toitures de la nef<sup>6</sup>. Les résultats furent plus que fructueux : l'étude des élévations a fait apparaître le fantôme d'une avant-nef et, alors que l'homogénéité de l'édifice n'avait jamais été mise en cause, elle a révélé l'existence d'une importante phase de transformation au XII<sup>e</sup> siècle. Il faut donc désormais rayer la coupole sur trompes de la croisée du transept de la liste des premiers essais de voûtement. En revanche les combles de la nef de Saint-Désiré de Lons-de-Saunier, monument étudié par Marie-Laure Bassi dans le cadre d'un Master à l'université de Besançon, recèlent encore les traces d'un voûtement du XI<sup>e</sup> siècle dont les principales dispositions peuvent être restituées<sup>7</sup>. Les recherches sur l'ancienne abbatale de Baume-les-Messieurs, actuellement objet de la thèse de doctorat de Marie-Laure Bassi, sont encore en cours<sup>8</sup>. Chaque année a apporté son lot de découvertes : l'unité du chevet à cinq chapelles échelonnées a été remise en question par l'étude des structures conservées et le sondage réalisé dans le chœur. L'idée d'un plan archétypique qui avait prévalu jusque-là vole en éclats, comme d'ailleurs à Cluny et pour bien d'autres sites. Parallèlement, l'hypothèse d'un vaisseau central voûté dès l'origine d'un berceau sur doubleaux, comme à Saint-Désiré de Lons-le-Saunier, a pris corps à Baume et dans quelques édifices voisins (notamment Saint-Lothain).

De telles investigations, menées par une équipe réduite et pendant quelques semaines seulement chaque année, n'avancent que lentement, la fiabilité des résultats étant à ce prix. Aussi fallut-il, lorsque vint le moment de faire le bilan du programme de recherche, choisir entre deux options : présenter les résultats des premières campagnes d'archéologie du bâti de manière factuelle, ou en faire le ferment d'une réflexion d'ordre plus général. Divers arguments plaidaient en faveur de cette seconde solution. Ainsi la reprise, à l'occasion du *Congrès archéologique de France* qui s'est tenu en Saône-et-Loire en 2008, de l'étude des églises de Chapaize, de Sennecey-le-Grand et du Villars<sup>9</sup>, venait-elle à point nommé pour réactualiser les comparaisons entre les églises du Jura et celles de Bourgogne orientale. Quelques années plus tôt, les commémorations françaises sur le millénaire de l'accession au trône d'Hugues Capet, en 1987, et les diverses célébrations européennes du passage à l'an 2000 avaient suscité un regain d'intérêt, voire un engouement, pour l'an mil et les débuts de l'architecture romane qui entraîna la multiplication des publications – les meilleures comme les pires. Il en reste cependant, au-delà de la fugitivité événementielle des manifestations, une prise de conscience du travail qui doit encore être accompli pour comprendre une période de l'histoire européenne qui n'a cessé de fasciner et de diviser le monde savant. On compte ainsi, parmi les prolongements les

6. Voir ci-après l'article de Sébastien Bully sur Saint-Lupicin.

7. Voir ci-après l'article de Marie-Laure Bassi sur Saint-Désiré de Lons-le-Saunier.

8. Les premières conclusions ont été présentées à Pavie en 2010 (Bassi 2010, à paraître), mais les participants à notre colloque en ont eu la primeur lors de la visite de l'abbatale. Depuis lors, de nouvelles investigations archéologiques ont été réalisées, avec la fouille complète du sanctuaire qui a amené la découverte des fondations de l'abside du XI<sup>e</sup> siècle, et un sondage devant la façade occidentale qui tend à confirmer l'existence d'une avant-nef suggérée par la prospection électro-magnétique.

9. Vergnolle 2008 ; Sapin 2008 a et b.

plus positifs des rencontres scientifiques, les Journées de Saint-Michel de Cuxa consacrées en 2008 à l'abbé Oliba<sup>10</sup> et le colloque sur l'architecture du XI<sup>e</sup> siècle en Italie septentrionale qui s'est tenu à Pavie au printemps 2010<sup>11</sup>.

Et le « premier art roman » dans tout cela ? Le colloque de Baume-les-Messieurs et de Saint-Claude n'avait d'autre ambition que d'en réactualiser l'approche et de donner une nouvelle impulsion à la recherche sur un sujet que le caractère dogmatique des thèses de Puig i Cadafalch a contribué à fossiliser, du moins en France. Il s'agissait donc, d'abord, de débloquer la situation, en réintégrant les monuments concernés dans une problématique dépourvue d'a priori.

Pour ce faire, le comité scientifique a opéré avec un certain pragmatisme, en entrecroisant les synthèses et les monographies, l'archéologie du bâti et les études architecturales, en profitant de travaux de recherche déjà réalisés mais en sollicitant aussi des contributions sur des sujets en friche, en faisant, enfin, une place à l'histoire dans une perspective délibérément interdisciplinaire.

De la collaboration entre historiens et historiens de l'art, éprouvée depuis près de 20 ans à l'université de Besançon par la tenue de séminaires communs, était sortie en 2001 un ouvrage sur *La création architecturale en Franche-Comté au XII<sup>e</sup> siècle* qui fut un fructueux terrain d'essai – et j'ai plaisir à dire ici ma dette à l'égard de René Locatelli, dont la curiosité d'esprit a été une constante stimulation<sup>12</sup>. La collaboration entre historiens de l'art et archéologues fut une seconde chance, grâce à Sébastien Bully, sans lequel le programme d'archéologie du bâti sur les églises du Jura n'aurait pu être mis en œuvre, et à Christian Sapin qui a soutenu l'entreprise de son expérience.

L'approche transfrontalière du « premier art roman » nécessitait, pour sa part, l'implication d'un certain nombre de chercheurs étrangers, en Suisse, bien sûr (Hans Rudolph Sennhauser) et en Italie (Anna Segagni Malacart, Luigi Schiavi, Gisella Cantino Wataghin), mais aussi en Catalogne, où l'idée de « premier art roman » prit naissance (Jordi Camps i Soria). Le comité scientifique a également été soucieux de cerner les marges géographiques du style, telles que les avait cartographiées Puig i Cadafalch : l'Istrie et la Dalmatie du côté de l'Adriatique (Miljenko Jurković et Iva Marić) et, au nord des Alpes, les vallées du Rhin (Andreas Hartmann-Virnich) et de la Meuse (François Heber-Suffrin et Philippe Mignot), dans le but d'affronter concept et réalité archéologique.

Puig i Cadafalch avait défini le « premier art roman » par des techniques et des procédés constructifs particuliers : petit appareil de pierres cassées au marteau et décor extérieur de lésènes (les célèbres « bandes lombardes ») recevant des frises de petits arcs aveugles. Or, de manière paradoxale, les maçonneries ont peu retenu l'attention des chercheurs, comme si la définition générique de Puig i Cadafalch se suffisait à elle-même. Il est vrai que, d'une manière générale, les études sur le mur n'ont pas connu de véritable essor avant les années 1990, avec l'émergence de l'archéologie du bâti. Encore subsiste-t-il beaucoup de *terra incognita*, notamment dans les régions concernées par le « premier art roman ». Le comité scientifique a tenté de pallier cette difficulté, d'une part en sollicitant des exemples métho-

10. Oliba 2009

11. *Architettura dell'XI secolo* 2010 (à paraître).

12. Vergnolle 2001.

dologiques auprès de spécialistes (Daniel Prigent pour l'étude des petits appareils, Bénédicte Palazzo-Bertholon pour le traitement des surfaces), et de l'autre en privilégiant des études de cas significatifs : Saint-Lupicin (Sébastien Bully) et Saint-Désiré de Lons-le-Saunier (Marie-Laure Bassi) pour le Jura, Saint-Martin d'Aime pour la Savoie (Isabelle Parron), Saint-Michel de Cuxa (Olivier Poisson) et Quarante (Emmanuel Garland) pour la Catalogne et le Languedoc. Grâce à l'amical concours de Yann Codou, la publication a été enrichie de deux notices sur des édifices ayant été l'objet d'un Master à l'université de Nice depuis la tenue du colloque : en Provence orientale, l'église de la Madone-des-Prés à Levens (Juliette Cofdou et Élodie Sanchez) et, en Ligurie, Saint-Michel de Vintimille (Élodie Sanchez).

Plus qu'un bilan, ce colloque se voulait donc une incitation à poursuivre la recherche – ce qui ne signifie pas qu'il se résume à des sujets en devenir : il propose simplement un arrêt sur image au jour d'aujourd'hui. Aussi avons-nous accueilli avec joie la proposition du musée de l'Abbaye à Saint-Claude de monter une exposition sur *Franche-Comté et premier art roman*, destinée à mettre nos travaux à la portée du grand public<sup>13</sup>.

Il me reste à remercier tous ceux qui ont généreusement soutenu l'entreprise : la Direction régionale des Affaires culturelles de Franche-Comté, et notamment Bruno Bréart, conservateur régional de l'archéologie, qui eut la volonté de développer une formation en archéologie du bâti et permit, de ce fait, la mise en place du programme de recherche sur les églises romanes du Jura ; la région Franche-Comté, le conseil général du Jura, les maires de Saint-Claude et de Baume-les-Messieurs. Ma gratitude va également à Sébastien Bully qui s'est dépensé sans compter pour que le colloque et l'exposition de Saint-Claude soit une réussite et à Philippe Plagnieux, mon successeur à l'université de Besançon, qui a assumé la tâche difficile et ingrate du gestionnaire ; j'associe à ces remerciements le personnel du Laboratoire des Sciences historiques, Marie-Claude Charles et Frédérique Baehr qui, après avoir géré le suivi administratif et matériel du colloque, ont assumé la publication des actes ; le soutien logistique de Marie-Laure Bassi, Laurent Fiocchi et David Vuillermoz a permis le bon déroulement des trois journées du colloque – notamment celles qui ont eu lieu dans l'abbatiale de Baume-les-Messieurs dont l'aménagement fut quelque peu problématique. Tous les participants au colloque – quelque 150 personnes – ont également apprécié la disponibilité des membres de l'équipe d'accueil, qui avaient pour quelques jours délaissé leurs chantiers archéologiques ou leurs études : Aurélia Bully, Morana Čaušević-Bully, Iva Marić, Adeline Barbe, Mathilde Lecornu, Mathias Dupuis, Flavie Rolandez et Chloé Jacquard. Enfin, last but not least, je voudrais exprimer ma reconnaissance à tous les auteurs de communications qui ont fait l'effort de répondre au mieux aux demandes qui leur étaient faites – même si certains d'entre eux durent parfois s'engager sur des terrains qui leur étaient peu familiers.

13. Franche-Comté 2009.